

Molly DREAMS

La Factory

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Molly DREAMS, septembre 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction, intégrale ou partielle
réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et
responsable du contenu de cet ebook.

YCARE

À fleur de terre, seul au milieu de ce champ de bataille, je peine à rester en vie, je peine à garder les yeux grands ouverts et le cœur intact. Depuis combien de temps suis-je allongé là en position latérale de sécurité ? depuis quelques secondes ? quelques minutes ? quelques heures ?

...Une durée proche de l'éternité...

Joue droite plaquée au sol, une paralysie m'envahit, je sens mon corps flotter, je perds toute notion de temps et de douleur. Je vois le monde de travers, mon cerveau est à l'arrêt, c'est indéniable, cette vie ne m'octroie ni repos ni trêve.

De nouveau, ta main serre la mienne, tu me maintiens à la terre ferme, tu es mon point de repère, mon fil rouge, ce lien dans ce bas monde. Tu m'empêches de divaguer, de prendre trop de hauteur, tel un cerf-volant, de

temps à autre, tu me perds, tu lâches la bride puis tu me rappelles à toi de peur que je ne me disperse de trop. Tes yeux couleur feu m'électrisent, ils me gardent en vie et tes iris me réaniment. Je plonge dans leurs nuances, dans leur immensité, je passe des zones claires aux zones sombres : du jaune au noir, du soleil à la lune, du jour à la nuit, de la vie à la mort. Je tombe dans leur cratère, j'atteins tes pupilles...

Abasourdi, je ferme les yeux. Tu disparais. J'ouvre les yeux, ton visage réapparaît. Tu es bel et bien là, au sol, face à moi à me chuchoter d'être fort, tu me sommes de ne pas lâcher prise, pas maintenant, pas comme ça. Je prends le temps de te regarder, le temps de me retrouver. Ta présence m'apaise, je te crie tout mon amour, mais tu ne m'entends pas. Sous mes doigts, sous leurs mouvements imaginaires, je parcours tout ton être ; ton front est toujours aussi lisse et tu as gardé ton nez de bébé, ce nez rond et minuscule. Malgré ton effroi, ta bouche reste celle que j'ai connue : expressive et riieuse. Ton menton a conservé cette même fossette d'antan, à son tremblement, je ressens toute

ta peine, toute ta torpeur. Et ces cheveux ! J'en avais presque oublié leur éclat, ce jaune blé qui ravive tous mes sens, qui décuple mon instinct de survie. Instantanément, tu redeviens ma *Boucle d'or*, cette petite fille à la chevelure d'ange, chaque boucle, chaque reflet couleur miel est une invitation aux rêves et à la féerie. Comment ne pas tomber amoureux de ces brins de paille recouvrant l'ensemble de ta nuque et venant délicatement mourir sur tes épaules ?

Retour à la réalité, à ma réalité et me voici saisi par le parfum de ta peau pêche abricot. Tout en douceur, cette odeur s'évapore, je disparaissais avec elle, je te laisse là, seule. Je hurle en silence, je suis aphone et de nouveau la force me manque. Je baisse la garde, je perds le fil, je le romps dans l'espoir de quitter précipitamment cette terre aride et brûlante. Tu es là encore et toujours, à mes côtés, à me rappeler d'où je viens et où est ma place. Tes mains deviennent mon seul chemin, grâce à elles, l'avenir m'appartient, mais épuisé, je me vide, j'attends que l'on vienne me sauver ou bien me délivrer. Mes yeux s'ouvrent quelques instants, juste le

temps de consulter ma montre et ce cadran qui m'indique que deux heures viennent de s'écouler. À quoi ai-je bien pu penser durant tout ce temps ? à qui ? Mon corps reste engourdi et ma joue droite reste gelée par la fraîcheur de ce sol. Ta main, ton front, ton nez, ta bouche, ton menton, tes cheveux ne sont plus qu'un lointain souvenir à présent. Des sons inaudibles parviennent à mes oreilles, ton absence me revient en plein visage.

Un an s'est écoulé en une fraction de seconde et deux battements de cils plus tard, me voici trois cent cinquante-six jours en arrière, la durée depuis laquelle le sommeil n'existe plus, même plus en rêve. Tu as grandi sous une mauvaise étoile, sous un ciel qui ne voulait pas de toi. D'entrée de jeu, tu as eu les mauvaises cartes, celles que l'on masque sans même chercher à les dévoiler, ton sort était jeté, ton destin tout tracé. Ma *Boucle d'or*, je me souviens de ce surnom que je t'ai choisi le jour de tes dix ans, le jour où les médecins ont décidé d'anéantir ta vie en même temps que la nôtre, c'est en ce jour que tu as dédaigné croire aux contes de fées.

Dans ta robe de princesse, la vie t'a rappelé que ton temps était compté, que ton être n'était qu'un prêt des plus éphémères. Malgré ton jeune âge, tu as pris conscience bien avant l'heure que les balafres et les entailles étaient en train de remplacer les fées et les paillettes. 16 h 23, ton visage d'ange dissimulé derrière les flammes de ce satané gâteau d'anniversaire, ton instinct te pousse à lever les yeux au ciel, à chercher un souffle nouveau. Ta main sur la poitrine, ton cœur petit soit-il s'est mis à dérailler, la terre s'est dérobée sous tes pieds et de ton poids plume, tu as rejoint le sol sous nos yeux effarés.

Durant les dix années qui ont suivi, tu as bravé la vie telle une championne, jour après jour, annonce après annonce, espoir après désespoir. Les médecins t'ont offert quelques années à vivre, le temps pour nous de t'aimer à n'en plus finir. Ta maman et moi, nous respirions pour trois, nous vivions pour toi. Pour le corps médical, il était vital que tu te ménages, que tu épargnes ton cœur de toute turbulence, quitte à vivre avec indolence. Ce mot ne faisait pas partie de ton vocabulaire,

très vite, tu as compris le sens de la vie, tu as fait de chaque instant une fête. Tu connaissais mieux que personne les obstacles qu'il te faudrait franchir, tu as croqué la vie à pleines dents, nous rappelant constamment que :

*« Vivre, ce n'est pas seulement respirer...
c'est aussi avoir le souffle coupé... ».*

Nous avons tant rêvé pouvoir un jour, t'ôter ce cœur de cristal pour un cœur de pierre, rêvé de t'offrir l'éternel à l'éphémère. Cet autre organe t'aurait épargné toutes souffrances, il t'aurait désensibilisé à la douleur, t'aurait rendu inhumaine, mais nous aurait à tous, évité ce déchirement. Ton ventricule gauche sonnait faux, faisait des siennes, travaillant le minimum nécessaire, par fainéantise peut-être. Ce bout de chair, ce vampire, ce monstre voulait ta peau, avare et égoïste, il a exercé sa fonction avec beaucoup de désinvolture et nous a menés d'un rythme décousu et chaotique d'une valse à un tango. Malgré notre plus grande vigilance, cette

bombe a implosé dans ta poitrine, sans bruit aucun et à l'égard de tous. Impossible de la désamorcer, il était trop tard, le compte à rebours était lancé, tu étais déjà en train de te défragmenter...

10...9...8...7...6...

Que dire de ce cœur qui était à bout de souffle ? Tu as bravé les montagnes et traversé les tempêtes, maintenu ton cœur en éveil grâce à ta seule volonté, grâce à ta foi en la vie et en l'amour. Malheureusement, nous n'avions pas imaginé que tu allais faire partie de ces un à trois pour cent de femmes touchées par cette maladie des plus méconnues : la cardiomyopathie de Tako-Tsubo, ce mal poétiquement appelé « le syndrome du cœur brisé ». Est-ce un mythe ou peut-on réellement mourir d'un chagrin d'amour ? cet homme est-il la cause de ton départ inopiné ? est-ce possible que cet être t'ait coupé le souffle à t'en priver indéfiniment ? Je maudis ce tout dernier souffle, celui qui nous a pris de court durant ta vingtième année...

Nous avons eu dix années d'innocence à tes côtés, dix années de vie avant que nous comprenions que chaque petite minute passée en ta compagnie pouvait être la dernière. Nous t'avions planifié une vie longue et paisible, une vie de fillette, de femme et de mère, mais tu nous as laissé qu'un goût des plus amers. Nos cœurs de parents ne pouvaient se résoudre à te voir partir, à te voir y rester. Nous avons fui cette fatalité, nous nous sommes menti dans l'espoir de te garder en vie. Nous savions pourtant que ce petit organe qui était au centre de notre angoisse était bien trop fragile pour supporter tout cet élan d'amour. Tu n'auras eu, à notre plus grand désespoir, qu'une vie brève et épistolaire. À présent, à moi de perdre pied, à l'arrêt, je prends conscience que j'ai un an de décalage, une année de retard. Fatalement, j'ai choisi le déni à ma propre déchéance. Ton absence m'était insupportable alors j'ai fermé les yeux pendant une durée démesurée, j'ai comblé ton absence par mon silence, sans faire de vague, sans aucun bruit. Tu es partie sans crier gare, sans même faire ne serait-ce qu'un signe à ton patriarche, tu t'es éclipsée, tu m'as abandonné et aujourd'hui je te pleurs

en décalé. L'homme est égoïste, je le suis, je le sais, car je te déplore un an trop tard. Je hurle ma souffrance et non ton absence, je me meurs de douleur alors que ton âme est ailleurs.

À chaque jour suffit sa peine...
Depuis toi, j'agonise ici-bas...

5...4...3...2...1...0

Je suis là, je réalise que ta présence n'est qu'absence, ton visage est né de mon imagination, que de divagations. Happée par le passé, mon âme vient de prendre congé, seul ton faciès me revient en mémoire, me rappelle la vie d'avant, qu'un rien fait tout, que tout est maintenant synonyme de rien, que ton être n'est plus. Aujourd'hui je me maudis de t'avoir perdu.

Nos deux êtres se sont frôlés durant ces vingt petites années pour moi, durant une vie entière pour toi, nous nous sommes côtoyés sans pour autant nous aimer, par pudeur ou bien par connerie, je ne sais pas moi-même. Chez nous, manifester ses émotions ne se fait

pas, on n'exprime pas ces choses-là. Un homme ne parle pas de ses sentiments et encore moins à sa propre fille, sa stature suffit à ses mots, ses mots ne seraient que faiblesse... cette faiblesse... quelle connerie ! Piêtres humains que nous sommes ! Tu as grandi sous mes yeux sans pour autant que je te prenne sous mes ailes, je te savais forte, je te pensais en sécurité sur cette terre. J'ai fait confiance à la vie. À tort.

Comment un père peut-il accepter de vivre sans son enfant ? tu es ce que j'ai de plus précieux et je comprends à présent que, quoi que l'on en dise, nos bras n'auraient pas suffi à te garder en vie. Ton absence me défigure, tu resteras mon héroïne, ma dose d'endorphine. Ton combat a été ma plus grande fierté et ton départ ma plus grande déchirure.

En ce 30 mai, je t'ai perdu à tout jamais, tu as emporté avec toi tout l'air qui m'entourait, depuis, connement, j'ai arrêté d'inspirer et d'expirer comme pour repousser la mort. Je n'ai espéré que par politesse, Elle ne t'enlève

pas à moi, qu'Elle attende que je sois fin prêt. Cette décision n'était pas la mienne, Elle l'a imposé sans négociation possible, mais est-ce possible de contester un arrêt de mort ? Il paraît que l'on arrête d'être enfant le jour où l'on perd ses parents et moi là-dedans ? tu as fait de moi un parent orphelin à tout jamais...

Tu me manques ma fille chérie... mon enfer...

* *
*

Mon voyage s'arrête brusquement. Je me réveille, tout ressurgit, des nausées surviennent, des larmes me parviennent, tout me revient. Cette douleur me rappelle que je suis faible, que mon corps n'est plus capable de supporter mon propre poids, il est écrasé sous tous ces états d'âme, ces pensées lugubres et funestes.

Je suis à terre... j'attends son appel...

L'atelier est plongé dans la quasi-obscurité, la claire lumière du jour se refuse à se mouvoir jusqu'à moi. Quelle heure est-il au juste ? Les yeux dans le vague, je regarde à travers la seule fenêtre existante, cette seule ouverture sur le monde, sur la vie. L'unique responsable de cette nuit artificielle danse devant moi, se montre, me rappelle sa présence en me plongeant dans l'ombre. Du haut de ses huit mètres, cet arbre à soie est la preuve d'une vie à l'extérieur de ce bâtiment, d'une vie après la mort. Il a trouvé sa place dans ce jardin désert l'année de tes dix ans ma *Boucle d'Or*. Cela fait onze ans. Tu aurais eu vingt-et-un ans aujourd'hui.

Comme à toi, mes mains lui ont offert la vie, je l'ai aidé à grandir, à croître et à s'élever. En lui, j'ai porté toute mon attention, tous mes espoirs, tout mon amour. Au moins un être que j'ai su garder en vie ! Il lui aura fallu tant de belles saisons pour acquérir cette carrure en forme de parasol, cet arbre est digne d'une peinture, c'est une œuvre d'art à

part entière. Son feuillage vert est parsemé de grandes fleurs plumeuses couleur rouge vif, rouge passion. Ses pompons sont semblables à des taches de peinture sur une toile, ils donnent une impression de légèreté, d'apesanteur telles des éclaircies dans la brume, tels des nuages dans la cime. À la vue de ses fleurs, j'obtiens la réponse à ma question et je comprends que nous sommes en pleine journée, que si la nuit était venue, elles se seraient faites timides, refermées sur elles-mêmes. Seul leur parfum me manque pour combler ce tableau magique, ce tableau qui vu de l'intérieur est beaucoup moins idyllique.

À mes pieds, mille et un outils jonchent le sol et parsèment l'atelier : des couteaux à peindre, des dizaines de pots de peinture acrylique ou à l'huile sont à la renverse. Des centaines de tubes de gouache sèchent à l'air libre ou bien sont éclatés sur le lino anciennement blanc. Des pinceaux sont éparpillés, abandonnés, tous livrés à eux-mêmes, bien loin de leur moitié, de leur essence vitale. Sens dessus dessous, des ébauches de toiles ont perdu leur chevalet,

tenant périlleusement tels des équilibristes. Tout me rappelle le chaos présent en ce lieu, seules les armoires et étagères scellées aux murs ont résisté au séisme, à ce cataclysme qui a tout emporté sur son chemin, qui a fait de cette pièce une arène. Même les murs se sont refait une beauté, ces quatre cloisons en béton cellulaire blanc que je trouvais trop austères ont fait peau neuve. Des giclées et des coulées de peinture habillent les nouveaux lieux, des stigmates du passage de cette tornade. Une fusion de couleurs se superpose ; un amas de tâches et de traces de peinture. Le blanc n'est qu'un ancien souvenir, toutes ces teintes sont à en faire tourner la tête, à en faire perdre l'équilibre, mais me voici rassuré, les six piliers faisant office de murs porteurs sont bien présents, toujours debout. Soulagé, mon canapé en forme de U est toujours en ce lieu, pour le meilleur comme pour le pire. Il a su survivre à tout ce remue-ménage ; aux idées noires, aux nuits blanches, aux journées sans histoire, aux soirées entre amis. Il est mon lit de camp, ma civière, parfois mon refuge, mais toujours ma seule zone de confort. Quatre mètres dix de bonheur, neuf places au

paradis dans ces cent cinquante mètres carrés
de marasme...

Assis, la raison de mes nausées me revient en
pleine figure et je comprends que je suis seul
responsable de ce tremblement de terre, de
toute cette pagaille. Mes mains, ma force et
ma haine sont responsables de ce délit, de ce
foutoir, j'ai été mon propre ennemi, charmé
une fois encore par la fée blanche.

Ce sachet de poudre...

Mon paradis...

J'erre...

Je déambule...

Je rôde...

et...

Je suis hors du temps, incapable de réaliser le
nombre de jours qui vient de passer, de les
compter, de les aimer. Des journées et des
nuits dénuées de sens et d'envies. Du temps
suspendu, trop de temps perdu. Le cœur n'y
ait plus, il me manque un moteur, un nouveau
souffle. Je dois à présent revenir à la vie et

vite, ma colocataire m'attend, que dis-je ? ma femme. Il faut que j'honore faussement mon devoir conjugal, que je partage avec toi tout ce vide et ce silence. Quelques pas me suffisent pour retrouver la maison, pour te retrouver. Seule une cour nous sépare, quelques fleurs, quelques cailloux, quelques mètres, un écart des plus insignifiants et pourtant ce couloir est devenu notre muraille, notre cloison virtuelle primordiale à notre survie individuelle.

Ma bouche se pose sur tes joues, par respect ou bien par routine je ne sais plus très bien, aucune émotion ne se dégage de ce geste d'affection, seul ton regard me rappelle la jeune femme que tu étais, cette compagne qui était la mienne avant que tu deviennes la mère de mon enfant, puis la mère d'une enfant fantôme, puis la mère de personne...

Tu es assise face à mon ombre, l'écran de ton ordinateur est assiégé de post-it, de notes, de mots, de sentiments que tu as peur d'oublier. Tu écris pour garder notre fille chérie en vie, pour te souvenir de nous, de tout, pour fuir cette vie qui t'est aujourd'hui vide. Tu

t'exprimes à travers des caractères, des lettres qui ne sont pour moi que des formes abstraites, des traits et des lignes difformes. Tu ressens ce que je ne sais qualifier, ton cœur m'est hors de portée, ta sensibilité aussi. Instantanément, tu lèves les yeux, tu quittes ta bulle, puis me souris. Tu es là, avec moi, bien présente, tu cherches à capter de nouveau mon attention, tu nous cherches une discussion en commun, tu essaies de recréer en quelques secondes cette intimité qui était la nôtre autrefois. Tu me parles de nos dernières vacances en Provence : des paysages que nous avons traversés, de ces lieux à couper le souffle, de ces champs de coquelicots et de tournesols, de leurs couleurs vives contrastant avec les tons de la garrigue, de ces oliviers à perte de vue, des effluves de lavandes, des calanques, de ces eaux turquoise et de ces reliefs. Tu me vantes la chaleur des gens du midi, de son soleil ardent et du chant des cigales. Tu te remémoires ces ruelles, ces pierres, cette architecture et tous ces matériaux qui se confondent à la nature : le plâtre, le calcaire ou bien la chaux...

Tu évoques le nom d'un hôtel, de notre hôtel, de ce lieu où nos corps se sont retrouvés après tant d'années, où nos âmes se sont de nouveau frôlées. Tu me parles de ce laps de temps où je suis redevenu ton mari et toi ma femme, tu te souviens de ce partage, je me souviens de ces vacances propices aux mensonges, à la comédie, à cette intimité volée. Je fais semblant d'avoir affectionné cet instant, pensant à cette vie qui daigne m'apporter plus. Tu parles à perdre haleine, mais tes paroles me sont hermétiques, tu me souffles des sons, de l'air, je me concentre sur ta bouche, seul son mouvement m'assure de ton récit, mais j'ai l'impression que cette existence n'est pas la mienne, que tu as rêvé ce voyage. Des bribes de souvenirs me reviennent en mémoire. Pour ne pas te blesser, d'un mouvement de tête, j'acquiesce, je réponds présent. Ai-je seulement pu oublier cette vie de partage et d'attache à tes côtés ? Depuis combien d'années ai-je fait de toi mon anonyme ? Tes mots se massent à mes oreilles, mais mon esprit ne coopère plus, ton visage m'est familier et pourtant aujourd'hui, tu n'es plus qu'une image...

Je me replonge dans mes pensées te laissant bavasser seule, je pense à demain, à mon vernissage, à ce qu'il me reste à faire. Il me semble que tout est prêt, les dix toiles qui seront exposées à la galerie d'art de la ville ont trouvé leur place naturellement, les invitations ont bien été envoyées et ta voix me sort de mes songes.

— Ycare ?

— ...

— Ycare ?

— Oui Abby !

— Tu m'écoutes ?

— Bien sûr...

— Comment fait-on pour demain ?

— Pour ?

— Je veux bien me charger du cocktail, mais j'attends toujours que tu me dises ce que tu souhaites exactement.

— Ne stresse pas, un buffet ça fera l'affaire, on verra ça demain.

— C'est toujours pareil avec toi, demain je veux bien, mais ce n'est pas un quart d'heure avant qu'il faudra se réveiller. Tout ça ne se fait pas tout seul tu sais ! La vie ce n'est pas ça, il faut que tu commences à comprendre que...

Machinalement, je me lève de la chaise, tu me dévisages, tes yeux étincelants se sont transformés en un regard noir. Je m'éclipse, je tourne les talons, tes mots deviennent de plus en plus inaudibles, de plus en plus lointains. L'ennui me ronge, tu es mon ennui, je dois me reposer à présent, car demain, une grande journée m'attend...

Je retransverse le jardin pour atteindre mon petit cocon, ce lieu ôté de toutes photos, de tous cadres, de tous post-it, de toutes paroles superflues, de toutes vies humaines et de toutes émotions extérieures. Au cœur de mon atelier, je retrouve mes esprits, mais est-ce lié à ce lieu qui me fait office de repère ou est-ce lié au fait que les effets de la fée blanche se dissipent ? J'observe ce qui m'entoure, m'arrête quelques instants blâmant tout ce raffut né de ma frénésie. Un brin de ménage s'impose, l'abîme s'est emparé des lieux, de mon lieu. Nonchalamment, je saisis tous les pinceaux, les palettes, les couteaux à peindre, les spatules, je referme tous les pots, tous les tubes, je remets chaque chose à sa place et les armoires regagnent leur substance. Les

murs et le sol resteront comme ça, peints par ces nouvelles couleurs. Pourquoi n'auraient-ils pas droit eux aussi à une seconde vie ? Je relève tous les chevalets, je les dispose les uns à côté des autres, ils sont là, immobiles, attendant leur sujet, espérant la naissance d'une œuvre.

Je rejoins mon canapé et à l'horizontale, je prends du recul, j'y vois plus clair à présent, j'ai une vue d'ensemble, tout prend sens. À hauteur d'yeux, mes mains se présentent à moi, recouvertes d'une épaisse couche de peinture, je ne distingue plus les teintes d'origine. Ma peau rosée ne m'appartient plus, où sont donc passées toutes ces lignes ? celles de cœur, de tête, de vie et du destin ? existent-elles encore ? Elles sont présentes, mais étouffées, négligées sous cette pellicule d'infinies couleurs. Je ne me suis jamais appesanti sur ces courbes auxquelles on ne prête jamais attention et pourtant qui retranscrivent et signifient tout ce que l'on a de plus intime et de plus publique à la fois, tout ce que je ne sais lire, tout ce qui échappe à ma conscience. À quoi ressemblent-elles aujourd'hui, les épreuves passées ont-elles

faites de ces lignes fluides et interrompues des tracés brisés et entrecoupés ? ma vie aurait-elle été différente si je m'étais soucié de leur existence ? Je suis mon propre mystère.

Ces deux mains parlent, elles sont mes outils les plus précieux, l'exécution et le résultat concret de mon art, elles ont vécu les plus belles choses et les plus douloureuses épreuves existantes, elles ont touché les plus beaux corps de femmes, elles ont fermé les yeux d'un enfant, ces mains sont devenues en quelques secondes le dernier geste d'amour d'un père pour sa fille.

Des larmes me brûlent les yeux...
Je les ferme un instant...
Je les ouvre de temps en temps...
L'Aurore sonne à ma porte...

* *
*

7 h du matin, c'est la première fois depuis des mois que je me réveille de bon matin avec la sensation d'avoir eu mon quota de sommeil. À quelques heures de mon vernissage, je suis dans une belle énergie, je me sens apaisé et c'est déjà habillé de la veille que je rejoins la maison afin de boire mon café. Le temps est couvert, le jardin inchangé, j'entrevois de la lumière à travers les carreaux, du mouvement se distingue dans la maisonnette. Je pousse la porte déjà entrouverte, Abby est levée, thé dans une main et crayon dans l'autre. Tu ne sembles pas être surprise par mon absence de cette nuit, ni par mon arrogance de la veille. Tu te diriges vers la salle à manger et t'attables, je te rejoins accompagné de ma tasse encore fumante et d'une brique de lait. Face à moi, tu me souris, tu ne me questionnes pas, tu fais des listes, tu raies, tu t'affaires en silence à trouver comment garnir le buffet pour ce début de soirée. Tu prononces mon prénom comme s'il était possible que tu t'adresses à quelqu'un d'autre que moi.

- Ycare, tu en penses quoi ?
- Dis-moi !
- J'ai listé tout ce qu'il faut. En boissons : champagne, jus d'orange, eau, punch, soda. En nourriture : salade de fruits (raisins, fraises, tomates cerises, pommes, kiwis...), petits fours, cornichons, saucisson sec. Prévoir aussi des gobelets, assiettes en carton, des piques alimentaires pour les fruits, couverts et serviettes.
- Super...
- Ça te convient ?
- Oui, merci Chérie !

Je te rends ton sourire avant de me plonger de nouveau dans mon café. Je verse le lait et à mon insu, la cuillère tourne dans ma tasse tel un poisson rouge dans son aquarium, de plus en plus vivement, créant des mouvements circulaires semblables à la naissance d'un cyclone. La perturbation se mue en dépression, les ondes deviennent des vagues, puis un raz-de-marée, tout se déforme, tout s'emballe, le lait crée un nuage orange. Me voilà hypnotisé par cette toupie, ma perception, mes sensations et mes

pensées sont modifiées, je perds toute lucidité, je tombe dans l'œil du cyclone...

De longues minutes viennent de s'écouler, mon café au lait est devenu froid et les aiguilles tournent encore. Il est grand temps que nous nous rendions au magasin pour acheter le nécessaire. À peine levé, je bois ma tasse d'une traite et sans gêne, je l'abandonne sur le coin de la table, à quelques mètres de sa cuillère. Je traverse d'un pas pressé la maison afin de retrouver mon porte-monnaie égaré, mes papiers, mon manteau, ma clef de voiture, mes trousseaux de clefs... tandis que tu arrives et me rejoins, je bougonne, je râle, je te bouscule, je tourne comme un lion en cage, je t'interroge sur mes objets perdus, tu m'ignores visiblement excédée par mon affolement soudain. Tu me connais par cœur, après quelques instants de recherche, tout en silence, tu reviens les mains chargées de papiers, clefs, trousseaux...

Nous voici fin prêts pour nous rendre au centre commercial le plus proche. Dix kilomètres plus tard, chariot en mains, la liste

des courses se vide au fur et à mesure des rayons parcourus. Le caddy se remplit ; boissons, nourriture, couverts... vingt minutes top chrono ! Un temps record.

Tout est là, nous rejoignons les caisses désertes. L'heure matinale nous évite toute queue, nous n'avons pas à patienter. Ticket de caisse dans le sac, nous voici à la voiture, direction la maison. À peine arrivés, tu t'actives et ranges les courses, je te propose naturellement mon aide, mais tu déclines prétextant l'envie de classer tout cela au calme. Je sens que ma présence est de trop, cette place n'est pas la mienne, n'est plus la mienne, je n'insiste pas, je m'éclipse. Je franchis le jardin afin de rejoindre mon nid, ce nid qui, à l'habitude est chaud et douillet, mais qui, à présent me paraît froid. Je retrouve mon refuge, ce canapé m'offrant la plus grande des sécurités. Téléphone en main et sans surprise je constate un nombre incommensurable de SMS non lus.

Charlotte : Salut toi, pour quand la prochaine séance ? Je rêve de poser encore pour toi, tu es unique, tu es le seul à savoir

me rendre belle. Grâce à toi, je ne suis plus complexée, hâte de faire partie d'une autre de tes toiles. Ta muse. Kiss Ycare.

Anna : Bjr mon Ycare, 2 jours sans nouvelle, ça va ? Occupé ? débordé ? trop de boulot ? J'veux te revoir, tu m'manque, je te fais des bisous.

Julie : Bonjour toi, comment vas-tu ? Félicitation pour ton vernissage, tu es le meilleur, je crois en toi comme personne, tu me manques, j'ai hâte de te revoir. Bisous !

Valérie : Bravo l'artiste pour ton expo de ce soir, tu es un homme en or, un grand Monsieur, au plaisir de te revoir dans ton atelier ou bien ailleurs.

Maëlys : Salut bel homme, heureuse de t'avoir revu Lundi dernier, nos soirées me manquent, notre complicité aussi. Câlines.

Barbara : Merci pour c't'instant de bonheur, contente du résultat de ta peinture, t'assure vraiment, j'M ta sensibilité. J'veux que tu

sache que pour moi tu es...

~ *Appel entrant d'Abby* ~

— Ycare ?

— Oui Chérie ?

— Je voulais juste te dire de ne pas m'attendre pour manger ce midi, je pars rejoindre une amie en ville.

— Ok.

— Je reviendrai dans l'après-midi avant ton vernissage, tu trouveras dans le frigo tout ce qu'il faut. En entrée une salade composée et je viens de te préparer un gratin de courgettes pour ce midi.

— Parfait. Merci. N'oublie pas, c'est à 18 h ce soir.

— Oui je sais. Je serai là. Bon après-midi.

— Merci, toi aussi.

Je reviens à mes moutons, au SMS de Barbara et à tous les autres, à toutes ces paroles, à tous ces mots, à toutes ces admiratrices. Je réponds à chacune d'entre elles et aux neuf autres messages laissés de

côté par manque de temps. Les heures s'égrènent et une migraine s'installe. La fatigue ? les écrans ? le stress ? le manque ? je me rapproche de ma table basse, il est temps que je prenne ma prise, qu'elle me ramène à moi, à qui je suis. Paille dans la main droite, nez à ras la vitre, narine droite bouchée, puis la gauche, je prends un rail de coke, j'aspire un bon coup. J'allume ma chaîne hifi. Je me retrouve.

Bercé par la voix de Ray Charles.

Je rejoins ma *Boucle d'or*.

Le monde des anges.

J'étais seul dans cet atelier, maintenant nous sommes deux, ensemble et pour toujours. Au centre de ce hangar, de cette usine, je tournoie, je tourbillonne, entre Jazz, Soul et Country je laisse mon esprit errer, je te laisse me posséder. Tu te présentes à moi et sans savoir comment, ton parfum parvient à mes narines obstruées, mon cerveau retranscrit mes désirs inavoués. J'arrive à présent à te toucher, je suis face à toi, face à ma princesse. Tout en harmonie, nous valsons, nous triomphons et c'est à pas de loup que

nous rattrapons le temps qui nous a été enlevé. Nous reprenons les devants, nous défions l'au-delà, nous gagnons le combat.

Malgré cette année écoulée, tu n'as pas changé, tu t'es préservée, le temps n'a eu aucun impact sur toi, mais que dois-tu penser de moi ? de tout cela ? de ce rail qui m'a fait venir à toi ? qu'importe... nous sommes là et c'est le principal. Telle une Battle de danse, tel un duel, l'on s'affronte sans courber l'échine, l'on s'observe avec complicité et amour. Le regard et la présence physique suffisent à tout mot, l'on se teste pensant que l'autre lâchera du lest. Nos corps se meuvent, nos regards s'émeuvent et à cet instant T, je fais de toi ma plus belle œuvre d'art vivante.

Pieds nus, je danse à en faire trembler le sol, à en faire tomber mes toiles, à en perdre la sensibilité de mes jambes. À bras le corps je te fais revivre, je te parle, je te contemple, parfois même je te touche. Lorsque mes deux pieds s'entrecroisent et s'embrassent violemment, ma course effrénée se termine au sol, à tes genoux, alors, je te supplie, je me plie en deux pour te faire revenir, pour te

refaire mienne. Mes mots ne savent s'exprimer alors je plonge mes yeux couleurs terre dans ton regard jaune feu, leurs flammes me réchauffent le cœur, mais à trop te regarder, finissent par le brûler. En partant, tu as pris ce morceau de moi, celui qui, de ton vivant, te faisait défaut, celui qui n'a pas su te maintenir en vie plus de vingt-et-une années.

Tu aurais pu me l'ôter entièrement et l'emporter avec toi, faisant de moi ton ange, mais, sournoisement, tu as préféré ne pas me le retirer entièrement et me laisser ce petit fragment, ce minuscule débris, celui qui m'oblige à rester en vie, à garder apparence humaine. Cette minuscule éponge, petite soit-elle, me plonge de jour en jour dans la folie. Parfois elle s'assèche, me prive de toutes émotions et de tout émoi possible, elle fait de mon monde un vulgaire terrain vierge et aride et quelquefois, trop souvent, imbibée de sang et de douleur, tout m'est supplice et martyr, chaque sensation est quadruplée, chaque souffrance centuplée. Je cherche une raison à mon errance, mais je ne trouve qu'aberrations. Je suis aspiré à terre. *Je*

t'aime. La musique cesse. Je t'aime. Les lumières s'éteignent. Je t'aime. Le spectacle cesse. Je t'aime. Les effets se dissipent. Je t'aime. Tu viens de t'évaporer. Je t'aime encore plus fort.

1 h 30 vient de passer, je suis dans le brouillard, je crois que je me suis assoupi, l'engourdissement de ma joue gauche et de mon bras me confirme que la présence de Morphée a remplacé la tienne ma *Boucle d'or*. Débousolé et harassé par ces quelques heures passées, il est grand temps que je rejoigne la maison, que je me douche et que je mange. Faim absente, je me dirige dans la chambre et jette mes habits sur ce lit, celui qui officiellement est le mien. En son bout, une chemise blanche y est posée et un pantalon noir fraîchement repassé. Je comprends alors qu'Abby a pris soin ce matin et comme à son habitude de préparer mes affaires. Je me dirige vers la salle de bain qui se situe face à cette chambrette qui n'a plus rien d'intime et de personnel, ce petit passage sous l'eau froide va peut-être m'ouvrir l'appétit. Péniblement, mes pieds se posent sur ce carrelage froid et saisissant. Ma

respiration se bloque, je grimace avant de trouver l'énergie nécessaire pour entrer dans la douche.

L'eau s'écoule sur tous mes muscles, je me décontracte, je me nettoie de toutes pensées négatives. Plus le flux de l'eau est rapide, plus le temps s'accélère, je suis dans cet autre lieu, celui où le temps ne me semble pas être un fardeau, où je ne sens plus son poids sur mes épaules. Une gêne s'installe, c'est alors que tête baissée, je remarque une goutte de sang se répandre dans le bac à douche, d'autres gouttelettes y retrouvent le même chemin. L'index de ma main droite vient de déterminer la source de ce flot. Mon nez. Le coupable de ce bain de sang. Cette hémorragie me rappelle sans subtilité et sans finesse que cette couleur rouge coule encore un peu dans mes veines, que je le veuille ou non, la vie continue... un peu. Il suffit d'un peu de patience pour que cette eau retrouve sa transparence et que ma cavité nasale daigne de nouveau laisser passer l'air. Corps séché, je mets les vêtements présents au bord de ce lit, je rejoins la cuisine et ouvre le frigo plein à ras bord. Salade estivale, gratin de

courgettes, pain aux céréales et fromages retrouvent la table de la salle à manger. Couvert mis à la bonne franquette, je me régale de ces petits plats faits maison, préparés avec amour par Abby. Toujours. Rompu, je laisse tout en plan, un somme sur le canapé familial s'impose avant d'entamer cette longue soirée. Je me laisse bercer par le tic-tac de l'horloge...

* *
*

La porte s'ouvre et les grands esprits se rencontrent. Je retrouve ma colocataire plus pétillante que jamais, je te questionne vaguement sur ta journée, j'écoute attentivement, puis au fil de la discussion, je m'égare.

— Oui ça été, moment très agréable, j'ai

retrouvé Nathalie, tu sais ma copine qui vient de se marier, elle a emménagé samedi dernier avec son mari, sa maison est vraiment sublime et ce midi nous avons mangé au nouveau resto qui vient d'ouvrir face à l'Église c'était vraiment très copieux... et j'ai revu Gilles, tu sais le... et... au... en... et puis... en... tu m'écoutes ?

— Oui, oui Chérie je t'écoute. Content que tu aies revu ton amie. Prête pour ce soir ?

— Oui, d'ailleurs il serait temps d'y aller, il faut encore que l'on rassemble les dernières affaires et que l'on charge la voiture. Il ne faut pas trop tarder si l'on veut être sur place avant l'ouverture pour s'occuper des derniers préparatifs.

— Il est quelle heure ?

— 17 h 15 !

— Ok. Allons-y alors.

Affaires regroupées, après quelques allers-retours de la maison à la voiture, nous nous rendons à la galerie afin de vérifier que tout est en ordre. Nous disposons à quelques mètres de l'entrée du lieu du vernissage, de chaque côté de la porte, un chevalet et de nombreux ballons gonflés à l'hélium qui

guideront les invités jusqu'à nous. Je suis sous le charme de cette nouvelle bâtisse, de cette galerie qui est née à la suite de l'arrêt d'un ancien garage automobile. Après quelques mois de désertion, ce bâtiment a retrouvé une seconde jeunesse. Son nom n'est pas un hasard : *Le garage*. Aujourd'hui, ce lieu est devenu un espace à l'intérieur ; brut, sans artifice, minimaliste, mais plein de charme. Qui peut rêver mieux qu'un endroit impartial et neutre pour exposer ses œuvres ? L'organisateur de cet événement nous accueille, galeriste depuis de longues années, il connaît son métier sur le bout des doigts et nous donne les dernières recommandations avant l'ouverture des portes. Il est temps de finir les dernières finitions à présent.

— Abby ? Tu viens !

Tu suis mes recommandations à la lettre, à la voix, tu t'exécutes sans même contester, sans même chercher à t'imposer. Machinalement. Tu déposes les flyers à l'entrée comme je te l'ai indiqué. Tu disposes le cocktail sur la seule table présente, perfectionniste, tu fais ça méticuleusement, pour toi, chaque chose à sa place, chaque détail est important. Durant